

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bieville.

POUR LES "PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 18 septembre 1909.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

SOMMAIRE.

- 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, Feuilleton. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. Tante Babet, Les Sacrifiés. Le petit point noir. Petites scènes conjugales. Le Tombeau de Mme Barbe-bleue. Lola Montez. Cuisine. 7me PAGE. Poésie. Mondanités. Chiffons. Gugemer, Conte du temps des fées.

Solution d'un Problème.

Le problème du "Plus lourd que l'air" est résolu, on n'en saurait plus douter, après les conclusions démonstratives que viennent de nous donner les aviateurs à Reims, et qu'il nous donnent tous les jours un peu partout. A Berlin, Orville Wright dans son aéroplane vient de se livrer à une performance qui a vivement intéressé l'impératrice d'Allemagne, la princesse Louise, les princes Adalbert et Auguste et de nombreuses personnes attachées à la cour impériale. Wright s'est élevé à une hauteur de deux-cent-trente-trois mètres, battant le record de Hubert Latham qui, lui, s'était élevé à cent cinquante-cinq mètres. L'altitude atteinte par l'Américain a pu être mesurée au moyen d'un ballon captif qui n'était qu'à cent onzante-trois mètres du sol. Wright est monté, calculé, son, environ cinquante mètres plus haut. A sa descente, il a été félicité par l'impératrice et ses fils. Il était resté dans l'air cinquante trois minutes, et avait dû se livrer à des manœuvres difficiles pour rester maître du vent qui soufflait avec violence.

Wright a fait une seconde envolée qui a duré quarante-sept minutes et cinq secondes, avec un compagnon dans sa nacelle, le capitaine Engelhardt. Contrairement à l'attente générale, le dirigeable du comte Zepplin n'a pas fait son apparition à l'heure annoncée sur le terrain des manœuvres de l'armée allemande; il en a été empêché par un accident arrivé à son propulseur, en quittant Frankfurt. Après avoir fait les réparations rendues nécessaires par ce malheur, le dirigeable est reparti sur son vol, mais est arrivé sur le champ des manœuvres après que celles-ci fussent terminées. Santos Dumont vient de recevoir à Paris plusieurs commandes d'aéroplanes du modèle dit "Papillon", du genre de celui avec lequel il a fait ces jours derniers des envolées d'une remarquable rapidité. L'aviateur a répondu à ses correspondants qu'il ne construisait pas d'aéroplanes pour les vendre, mais que sa patente et ses modèles étaient à la disposition de tous, qu'il n'avait qu'une aspiration, celle de servir de vulgariser la science de voyager dans l'espace. En France on ne reste pas indifférent à la science nouvelle de la navigation aérienne. Le gouvernement vient de faire dans le budget de ses dépenses une allocation pour la création de cours aéronautiques dans les instituts polytechniques de St Pétersbourg, de Varsovie, de Kiev et de Novo-Tcherkoek. Dans cette dernière ville, on construira un laboratoire aérodynamique dont l'installation sera la plus complète et la plus moderne du genre.

Charles Dickens à Gênes.

O Fragilité de la gloire! Comme les hommes les plus célèbres de leur vivant laissent parfois peu de souvenirs! Dickens a passé à Gênes une année entière. C'est là qu'il a écrit les "Carillons de Noël" et le "Magasin d'Antiquités", c'est là qu'il a fait le plan de "Martin Chuzzlewit" et l'personne ne se souvient plus de lui dans une ville qu'il a tant aimée. Un collaborateur du "Harper's Magazine" s'était mis à la recherche du Palazzo Peschiere où le grand romancier avait habité pendant son séjour sur les bords de la Méditerranée; mais le concubinaire reporter avait beau répéter le nom de Charles Dickens à tous les marchands de cartes postales et de photographies; ce nom glorieux entre tous dans la littérature anglaise était complètement inconnu dans les boutiques installées sous les arcades de la Galleria Mazzini. Un jour cependant, dit M. Deschamps, comme je prononçais sans me faire comprendre mieux que de coutume, les deux mots de "Palazzo Peschiere" avec un accent qui n'avait hélas rien d'italien, une petite voix perchée d'environ deux mètres au-dessus de moi : "C'est là que Dickens a habité." —"Que savez-vous de lui?" —"Eh bien, me répondit un petit vagabond d'une quinzaine d'années, j'ai été en Angleterre. Pendant mon séjour, on m'a appris à lire et je suis "David Copperfield" par cœur. Bien souvent je suis allé rôder autour du Palais Peschiere, et j'ai essayé de jeter un regard à l'intérieur par la porte entrebaillée, mais j'ai rien pu voir, le concierge fait bonne garde et ne permet pas d'approcher. Le touriste anglais saxon avait désormais un guide, un interprète

et presque un ami. Grâce aux explications fournies par le jeune Heineke, j'ai réussi à faire entendre raison au vigilant et soupçonneux "portier" qui montrait quelque velléité d'interdire l'entrée du palais à un étranger muni d'une autorisation en règle. Le propriétaire lui-même, et le collaborateur du "Harper's Magazine" fut admis à visiter les jardins et la résidence dont il avait pu lire les descriptions enthousiastes dans les écrits du grand romancier. Il n'y a pas dans toute l'Italie une résidence plus agréable que le Palazzo Peschiere. Il est construit sur une hauteur comprise dans l'enceinte de la ville mais suffisamment isolée, il est entouré de jardins magnifiques qui lui appartiennent en propre, et sont ornés de statues, de vases, de fontaines, de bassins de marbre, de terrasses, d'allées plantées d'orangers et de citronniers, de massifs de rosiers et de camélias. Les appartements sont décorés avec goût et des fenêtres on peut contempler un des plus admirables points de vue qui soient sur le globe. La ville de Gênes tout entière, le port, la ligne de la côte... On se croirait dans un palais enchanté des "Mille et une Nuits." Dans une lettre adressée à un autre de ses amis, Dickens ne se montre pas moins enchanté de sa somptueuse demeure. Venez, écrit-il à Douglas Jerrold, venez, vous pouvez travailler à Gênes. Je vous installe dans une chambre peinte à la fresque, aussi grande qu'une cathédrale mais beaucoup plus confortable. Ainsi Dickens ne se contente pas d'aimer Gênes pour lui-même, il veut faire partager sa passion à ses amis. A première vue, cet engouement paraît difficile à expliquer. En principe, l'épithète de "superbe" dont se glorifie, à bon droit, la ville des palais de la Strada Nuova et de la Strada Balbi, comporte plus d'admiration que de sympathie. D'ordinaire on s'arrête à Gênes, on visite Rome et Florence, on séjourne à Naples ou à Venise. L'auteur des "Papiers de M. Pickwick" se soustra à la loi commune. Ce n'est pas sans peine qu'il s'arrache aux délices du Palais Peschiere pour faire une excursion dans les villes qu'il ne pouvait se dispenser de voir avant de rentrer dans sa patrie, mais il a hâte de revenir à Gênes, c'est sa ville à lui, c'est son "port d'attache" suivant l'expression des marins. Naples a été pour lui une déception. Il semble que Florence et Rome ne lui aient pas inspiré un enthousiasme exorbitant; une seule ville dans l'univers lui paraît digne d'être comparée à Gênes, cette ville c'est Venise. Mais c'est un hommage exprimé du bout des lèvres, au fond Dickens ne retrouvait pas au milieu d'un dédale de canaux où il n'entendait d'autre bruit que les cris morosques des gondoliers, les impressions vivantes et variées qu'il rapportait de ses excursions à travers les rues de Gênes, tantôt étroites et abruptes, tantôt bordées de constructions magnifiques, mais où le flot humain coule toujours à pleins bords. L'auteur des "Papiers de M. Pickwick" était loin d'éprouver du respect pour l'archéologie et il n'avait pas davantage la passion de l'histoire ou des beaux-arts, il ne se plaisait à vivre que dans l'atmosphère de son temps. Il n'aimait à travailler que sur des documents qu'il avait recueillis lui-même sur la voie publique, dans un magasin ou dans un salon. S'il a tant aimé Gênes, c'est qu'à l'époque où il habitait le Palais Peschiere la patrie de Christophe Colomb et des Doria n'était pas comme tant d'autres cités célèbres, une ville morte, figée dans

Les domaines du duc de Wellington en Espagne

Un collaborateur du "Chambers Journal" a récemment visité les terres que les descendants du duc de Wellington tiennent de la munificence du peuple espagnol. Après le rétablissement de la paix, le vainqueur de Talavera, des Arapiles et de Vittoria reçut du gouvernement de Ferdinand VII, à titre de récompense nationale, le domaine de la Torre del Molino del Rey. La station de chemin de fer la plus rapprochée du chef-lieu de cette immense exploitation agricole, qui ne comprend pas moins de huit mille hectares, est un petit village à quelques kilomètres de Grenade appelé Ilora. La partie fertile de la propriété est divisée en un très grand nombre de petites cultures cultivées par de petits fermiers. Les coteaux dont le sol est trop pauvre pour se prêter à toute autre culture sont plantés d'oliviers. Partout où l'irrigation n'est pas possible, un petit remblai en demi-cercle est élevé au pied de chaque arbre, du côté inférieur de la pente, afin de retenir l'eau de pluie jusqu'au moment où seront exécutés les travaux qui exigent cette plante et où tous ces petits terrassements seront nivelés. Dans le domaine du duc de Wellington on ne compte pas moins de trente-six mille oliviers qui appartiennent presque tous à l'espèce des "tempranillos" très appréciée dans la Péninsule et dans tous les pays où l'huile d'olive occupe une place prépondérante dans la préparation des aliments. Le vignoble de la Torre del Molino del Rey n'est pas très grand, il occupe une superficie d'environ vingt-cinq hectares, les frais de cette étendue relativement modeste s'expliquent par l'énormité des frais de plantation. Le sol a été défoncé à la bêche à trois pieds de profondeur. Le prix de revient de ce travail préparatoire s'est élevé à deux mille cinq cents francs par hectare. Ce chiffre paraît d'autant plus excessif que dans l'extrême-sud de l'Espagne, la main-d'œuvre est à très bon marché; un ouvrier agricole de cette région ne gagne pas plus de un franc cinquante par jour sans être nourri. Si l'ensemble des travaux nécessaires pour créer de toutes pièces un vignoble sur un terrain qui exigeait une préparation exceptionnelle, a dû comporter des dépenses considérables, en revanche le plant a été bien choisi. C'est du "Pedro Niménès" qui produit un vin blanc assez apprécié en Andalousie et que le commerce achète peu de mois après la récolte. De dix huit à vingt francs l'hectolitre, prix fort honorable sans doute, mais que dépassent de beaucoup les grands crus du reste de l'Espagne.

NOTES ET CURIOSITÉS.

Une adroite pétition. Le lendemain de l'attentat de Fieschi, le roi Louis-Philippe recevait la pétition suivante, rédigée en bas-breton. "Le Conseil de la paroisse d'Er-gué-Gaberic à M. Louis-Philippe, roi des Français." Monsieur le Roi, L'année 1835 a été, en vérité, bien malheureuse pour nous; nous avons appris avec beaucoup de tristesse qu'on a failli vous tuer et le vent du second jour de février a abattu la tour de l'église de notre paroisse. Mais par la grâce de Dieu vous êtes sorti sain et sauf de tous ces dangers-là et nous avons la confiance que la charité des bonnes gens nous aidera à réparer notre église et notre tour. Espérons qu'à l'avenir il ne se trouvera plus personne d'assez criminel pour attenter à la vie d'un Roi qui fait le bonheur de la France et que notre tour, une fois réparée, le vent ne l'abattra plus et ne nous mettra pas de nouveau dans l'embarras où nous sommes en ce moment. Vos humbles serveurs du fond du cœur, monsieur le Roi, et vos amis avec respect. Le Vozic, curé; Deguern, maire; Vonnec, Penyus, adjoints; les conseillers municipaux, marguilliers, conseillers de fabrique et tous les habitants de la paroisse. Inutile d'ajouter qu'après avoir lu la traduction de cette adresse ingénieuse, le Roi, amusé non moins que touché, accorda les fonds nécessaires à la réédification de la tour et même à la réparation de l'église.

Le prix de l'élegance. Dans des papiers de famille, on a retrouvé une note de tailleur, remontant à l'an IV. La voici textuellement: Mémoire pour le citoyen Véraguc par Caré, tailleur. Du 22 floréal au 4ème. Savoir: Faison d'un redingot de drapt fait à Langles 1.000 fr. Faison d'une pantalon just 700 " Fourni une boucque pour le dit pantalon 20 " Faison d'un habit fiest retorté bon marché 1.000 " Faison d'une culotte fiest 400 " Fourni le centur pour l'alongé La dit culotte 40 " De plus fourni une boucque pour la dit culotte 20 " Faison de deux gillés 500 " Faison d'une caligon de toilette cotton 100 " Fourni deux ou rubes à 30 frs pour Le dit caligon 60 " Totalité..... 3.820 fr. Reque comptent pour soie Paris ce 25 floréal. CARÉ. Caré soignait ses prix plus que son orthographe, mais il faut se rappeler qu'il devait être payé en assignats.

Le prix d'une robe. On révèle dans les comptes de Gabrielle d'Estrées une robe ayant coûté 500 écus, ce qui représente deux fois le prix d'un bel équipage de l'époque, car on parle ailleurs de "quatre chevaux gris pommelés âgés de cinq à six ans, prisés 300 écus, et un carrosse doublé par dedans de velours orangé garni de franges de soie à crépines d'argent et picqué par écailles, prisé 100 écus."



Mlle PERTINA, Première danseuse, avec "The Soul Kiss", au Tulane.



ADELAIDE, La frivole danseuse mexicaine, à l'Orpheum.

Advertisement for Hostetter's Stomach Bitters. The text includes: "Le consommer de votre santé devrait être votre premier souci. Au premier signe de débilité, prenez le Bitter. C'est un stimulant qui fait recouvrer la santé et le bon sommeil." There is an illustration of a man holding a bottle of the product.

la jouait fibre et l'envoiait. L'aventure, circulant de bouche en bouche, de boutique en échoppe, s'agrandit de mal en pis. Elle parvint, par l'entremise de sa gouvernante rigide, aux oreilles de M. Legrand, qui regretta sa malencontreuse galanterie et vint à l'instaurer aux divinités infernales. Par bonheur, dans le moment précis où il allait mettre en colère et gâter ainsi les effets d'une heureuse digestion, ses yeux rencontrèrent l'exemplaire de Pascal, ouvert sur ses deux pages. Il y lut : "Il vaut mieux renoncer à la charge de président à mortier qu'à la qualité d'homme", et cela calma son courroux. Dans les hôtels bourgeois, dans ceux de l'aristocratie, Mme d'Arbiseau ne fut point d'usage épargnée. On l'accusa d'écarter, au profit de ses fils et nièces, de procurer l'impérial, et ce fut bien pis quand, les jours suivants, on connut que M. d'Argencourt rendait à la comtesse une visite quotidienne, en dépit des plus élémentaires conventions.

était une enfant sans conséquence. Elle se donnait des airs de bonne princesse, qui consent à laisser grappiller les miettes de sa possession. Ainsi elle parvenait à masquer le ressentiment très vif que lui causait l'abandon vraiment insouciant de M. d'Argencourt. A dire vrai, elle ne prenait guère au sérieux son indifférence : elle y voyait une manœuvre d'amoureux piqué et qui cherchait à la rendre jalouse. Il lui reviendrait, après avoir flatté Marthe, comme on caresse un petit chien familier pour conquérir les bonnes grâces de sa maîtresse. Elle était bien tranquille !... Le clan des mères ne partageait point sa gaieté. M. d'Argencourt possédait les qualités de genre idéal. Outre qu'il remplissait à Châteaux-le-Loup un magistrat podagre et grincheux, dont personne ne se souciait, M. d'Argencourt était jeune, distingué, charmant causeur, danseur émérite, porteur d'une physique séduisante et d'une fortune fort ronde. Toutes les mères avaient déjà jeté sur lui leur dévolu. Aussi ses amitiés à l'hôtel d'Arbiseau causèrent-elles, dans la plupart des ménages, une agitation dont Châteaux-le-Loup n'avait jamais eu le spectacle. Ce fut, malgré la saison avancée, à qui donnerait une fête, pour pouvoir couvrir le procureur, attirer particulièrement son

attention sur la demoiselle de la maison. Porteurs des invitations, les deux facteurs proposés au service de quartier aristocratique furent soumis à l'épreuve d'un rude sermenage. On les vit frénéquers et sautir, parcourir le boulevard, le kési sur l'oreille; à qu'ils portaient les rideaux; à quelles portes ils s'arrêtaient. Leur fièvre active seconda toute la veille. Mlle Fritz, adroitement tirait profit de ce petit drame pour affermir son prestige. Elle énumérait les rancunes en détaillant le nombre des visites que M. d'Argencourt rendait à Mme d'Arbiseau, les attentions dont le procureur gratifiait Mlle Marthe, et la mauvaise humeur Avante qu'on ressentait Mlle Henriette. Aux carrières, elle débattait ses commérages avec des airs informés, mystérieux et patelines. D'ailleurs, elle gardait, à l'hôtel d'Arbiseau, un pied de sa familiarité. Elle exécutait volontiers les commissions de ces demoiselles, assurant que rien ne l'amusait tant que de se faire montrer les pièces d'étoffe par les galants commis de "Grand-Paris." —"Je me donne ainsi, disait-elle, l'illusion d'être riche. Bons divers prétextes, elle revenait, certains jours, deux ou trois fois, sans qu'on l'eût entendue sonner, sans se faire annoncer, écartant les domestiques d'un geste autoritaire. —"Laissez, c'est inutile; je

sois de la maison. Ces dames — sauf Henriette, qui ne se départait guère de sa froideur majestueuse — lui savaient gré de son empressement. —"Cette bonne Mlle Fritz, disait Mlle Marthe, que de mal elle se donne!" —"C'est l'obligance même! rênchérisse la comtesse. Elles contraignaient la commissionnaire à se reposer, à accepter une tasse de thé, un grog, un verre de sirop. La vieille fille se laissait choquer, heureuse. Elle en oubliait ses leçons. Elle y arrivait, souvent, fort en retard et s'excusait sur ce que ces dames d'Arbiseau, si bonnes pour elle, l'avaient encore retenue; ce qui lui donnait de l'importance. Mais Mlle Fritz triomphait sans mesure. Elle parut, en fréquentant ces humbles amies, Mme Uzal et Mme Jaomé, leur faire beaucoup d'honneur. Elle les soubaiss de conseils, que ces dames regardaient impatiemment. A l'égard de Clémence, surtout, elle fit montre d'un dédain dont l'apprentie se vengea, peu de jours après. Mlle Fritz, en effet, reçut d'une "amie dévouée" et qui poussait la modestie jusqu'à demeurer anonyme, une lettre l'informant, dans un style en versité dénué d'élégance, que l'on n'était point dupe de son vilain mélange hypocrite et qu'on saurait en informer, à bref délai, Mme d'Arbiseau. La vieille fille, ayant la ma-

sive, fut d'abord fariense, puis atterrée. Ensuite, elle reprit ses esprits et songea que le plus pressé était de prévenir, par une prompte démission, la dénonciation menaçante. Ainsi Mme d'Arbiseau, sûre de son dévouement, attribuerait à la méchanceté les rapports qu'on pourrait lui faire, dans la suite, sur le compte de l'instauratrice. Elle se mit en route aussitôt, suivit le boulevard, en dépit de l'heure matinale. Comme elle franchissait la grille de l'hôtel, Marthe de sa fenêtre, l'aperçut. —"Tiens! cria-t-elle joyeusement, mademoiselle Fritz!... Est-ce que vous venez pour les rubans? Il ne fallait pas vous déranger. Non, Mlle Fritz ne venait point pour les rubans. Elle le dit à Marthe, dès que celle-ci l'eut rejointe au salon, où Clotilde avait introduit la visiteuse en hochant, en grondant que ce n'était pas une heure pour déranger le monde, que madame n'était pas encore levée. —"Ma chère enfant, dit l'instauratrice, vous seriez bien aimable de veiller à ce qu'on n'ait pas de vous au fait. Je désirerais l'entretenir en particulier. Elle avait un air important, les sourcils froncés, les mains gravement jointes sur son maigre estomac. —"Oh! dit Marthe, des affaires mystérieuses!... C'est bien, mademoiselle, j'y vais... Venez,

ainsi à raison de 10 heures par jour, vous mettez dix-sept jours pour arriver à un million. Au rideau! Pendant une représentation au théâtre de Marienbad, le rideau étant tombé brusquement, le régisseur vint expliquer au public que cet accident était dû à l'émotion du préposé, lorsqu'on lui avait dit qu'il venait de gagner un gros lot de 40.000 florins. Accident fatal. M. Mahawkin, N. J., 18 septembre. —Une automobile contenant trois hommes et un petit garçon a versé sur le boulevard du rivage près d'ici aujourd'hui. On apprend qu'un des hommes blessés dans l'accident est le colonel Harvey éminent du Harper's Weekly, qui a eu une épaule fracturée et des lésions internes. Grève d'employés de tramways. Omaha, Nebraska, 18 septembre. —Les employés de la compagnie de tramways d'Omaha, après une séance qui a duré la plus grande partie de la nuit, ont résolu de se mettre en grève. Ce matin le service est presque totalement suspendu sur la plupart des lignes.

Faites l'expérience. Si vous comptez jusqu'à cent dans une minute, en continuant...